

LIRE. ÉCOUTER LIRE

A priori, je ne devais pas lire. Les études sociologiques l'annonçaient : milieu rural, défavorisé, peu scolarisé. À dix-sept ans, une longue convalescence fera mentir les statistiques. Y avait-il eu des germes ? Mon père illettré qui me demandait de lui faire la lecture du journal à voix haute ; une institutrice de 6^e année qui pendant quinze minutes, avant la pause du midi, lisait un roman d'aventures à ses préadolescents ; les noms de Gatien Lapointe et de Roch Carrier circulaient, et l'on disait au village qu'ils étaient des écrivains. Les ferments de la lecture passèrent-ils par l'oralité, par cette tétée auriculaire ? Homère et Shakespeare ne se sont cependant pas penchés sur mon berceau. Dumas, Verne, Scott, mes grands absents.

Je savais que les livres existaient, même si nous n'avions à la maison que ceux reçus en prix scolaires. L'histoire de Geneviève de Brabant et celle de Fabiola côtoyaient l'*Almanach du peuple*. Notre professeur de français avait beau s'exclamer sur le passage de *La princesse de Clèves* cité dans le Lagarde et Michard, ses émois ne m'atteignaient pas. Il aura fallu le temps d'une hospitalisation, ce temps à perdre, ce temps du corps, pour que le plaisir de la lecture s'installe, que le livre s'imprime en moi. Sur le chariot que l'on amenait à la salle commune, les romans de Félix Leclerc et... *Alexandre Chenevert*. Ce chef-d'œuvre allait me démontrer la nécessité de lire : devenir le héros dérisoire d'autres histoires sur lesquelles un auteur veillerait avec tant de générosité. Écouter cette voix qui ne s'adresse qu'à soi dans un dialogue ininterrompu.

La radio a certainement joué un rôle souterrain pour entretenir cet intérêt non encore déclaré pour les lettres. Enfant et adolescent, j'ai été soumis comme mes frères et sœurs à des périodes de silence quand de midi à midi trente, maman écoutait ses deux radioromans préférés : *Jeunesse dorée* de Jean Desprez et *Je vous ai tant aimé* de Jovette Bernier. Même si je n'en conserve aucun souvenir, l'intérêt pour la radio était pris. L'époque du transistor m'a permis d'écouter à l'orée de la nuit les merveilleux récits de voyage d'Eugène Cloutier ou encore la lecture de classiques auxquels Françoise Faucher ou Albert Millaire prêtaient leur talent.

Il me faut reconnaître que deux passerelles ont alimenté cette découverte, souvent construite par des voix de femmes, la première, la voix de la mère retrouvée à travers les textes d'Albert Cohen, de Simone de Beauvoir ou encore de Francine Noël. Le registre contralto (Ferrier, Forrester, Baker) est mon préféré. Par exemple, la voix mi-veloutée, mi-gouaille de Jeanne Moreau entendue dans *Jules et Jim* m'a guidée vers Henri-Pierre Roché et l'univers de ce début de siècle : André Gide, Colette, puis Emmanuel Bove. C'est au